

**Zeitschrift:** Bulletin de la Société romande d'apiculture  
**Herausgeber:** Société romande d'apiculture  
**Band:** 6 (1909)  
**Heft:** 3

**Heft**

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 07.06.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ROMANDE D'APIICULTURE

S'ADRESSER

pour tout ce qui concerne la rédaction  
à M. GUBLER, à Belmont (Boudry)  
Neuchâtel.



pour les annonces et l'envoi  
du journal  
à M. Ch. BRETAGNE, à Lausanne.

---

SIXIÈME ANNÉE

N° 3.

MARS 1909

---

## CONVOCATION

La réunion du comité et des délégués des sections de la Société romande d'apiculture aura lieu le 8 mars, à 10 heures et demie, au Restaurant International, près de la gare des C. F. F., à Lausanne.

ORDRE DU JOUR :

1. Comptes de 1908.
2. Rapports des sections.
3. Nouveau règlement de la Société.
4. Fixation de l'assemblée générale du printemps.
5. Divers.

Vu l'importance de cette réunion, il est à désirer que toutes les sections soient représentées.

*Le Président.*

---

## MARS

Le 5 février nos abeilles des ruches tournées vers l'est et le sud ont fait une bonne sortie par une température de 7° C. à l'ombre. Du reste, ce besoin n'était pas encore bien grand et les participantes n'ont guère laissé de traces sur leur passage ; l'air était décidément encore trop cru et bien des pauvrettes n'ont plus pu se relever de la place où elles s'étaient posées un moment ; de là une perte considérable d'ouvrières.

Les trop confiants noisetiers, trompés par le soleil radieux de quelques jours, croyaient déjà à l'arrivée du printemps ; les chatons allaient s'ouvrir quand l'hiver cruel vint crier : « Trop tôt, mes amis, mon règne n'est pas fini ! » et d'une main glacée étendre son manteau de neige sur cette velléité prématurée.

Qu'il se démène donc encore ! l'heure viendra bientôt où il devra céder sa place au joyeux printemps ; mars finira bien, malgré tout, par nous l'amener avec son cortège de fleurs.

A peine la nature a-t-elle quitté son habit d'hiver que le robuste tussilage dresse fièrement sa corolle dorée dans les endroits humides ; l'intrépide perce-neige s'impatiente, pousse une reconnaissance même à travers le tapis blanc et reproche au printemps : « Ah ! que tu es lent à venir ! »

L'humble violette répand son parfum délicieux à l'abri des haies ; l'hépatique avec sa corolle bleu ciel se met à décorer les coins dénudés de nos pentes ; la charmante primevère se présente au rendez-vous en s'excusant : « Je suis un peu en retard, mais quand on est aux avant-postes comme nous et qu'on attend tant de nobles visites, il faut bien faire un brin de toilette ! »

Quand même tout cela n'est que le prélude du grand concert qui se prépare en avril et mai, quelle fête déjà, quelle animation dans nos ruches par un beau jour ! Et le diapason de l'enthousiasme monte encore quand le saule marceau déploie ses charmes et invite ses amies au banquet de noces. Avec quelle volupté nos butineuses se baignent dans la poussière dorée, savourent le divin nectar ! Oubliant toute prudence, bravant tout danger, trop souvent, hélas ! elles paient de leur vie d'avoir cédé à l'attrait de ces gracieuses messagères du printemps ; chargées du précieux fardeau et déjà près de la porte hospitalière, l'ennemi mortel, le souffle glacé, les fauche encore impitoyablement, victimes de leur dévouement.

Le mois de mars nous gratifie dans la règle d'un certain nombre de beaux jours ; mais l'hiver guette toujours encore le moment propice pour jouer un mauvais tour à celui qui est trop confiant. Il est encore trop tôt pour pousser les abeilles à l'activité, les laisser tranquilles aussi longtemps que possible est prudent. Celui qui a mauvaise conscience à l'égard des provisions peut faire par un beau jour une petite visite superficielle pour s'assurer de l'état des réserves, car il vaut mieux déranger une ruche que de la laisser périr. S'il est nécessaire de nourrir, le mieux est de donner des rayons pleins qu'on place à côté du nid à couvain ; au besoin on peut prendre un rayon à une ruche qui en a trop, pour secourir une ruche qui en a besoin.

Mais une expérience pareille devrait profiter à l'apiculteur, il devrait se dire, l'automne prochain, j'approvisionnerai mes colonies d'une manière suffisante.

Si on trouve sur les cartons ou sur le plateau des cristaux de miel ou de sucre, cela prouve que les abeilles ont besoin d'eau, dans ce cas il est bon de donner un ballon d'eau *cuite*. L'eau de fontaine



1. La primevère (*Primula acaulis*). 2. L'hépatique (*Hépatica triloba*, D. C.). 3. Le tussilage (*Tussilago farfara*, L.)

contient toujours des substances végétales qui ne tardent pas à se décomposer et à corrompre le liquide; par la cuisson les germes de fermentation sont tués.

Les trous de vol, qui jusqu'à présent étaient tout grands ouverts, doivent être un peu rétrécis pour éviter le pillage.

Si vous ne fabriquez pas vous même vos feuilles gaufrées, n'oubliez pas de vous procurer le nécessaire à temps; ne faites pas comme celui qui, l'année dernière, a dû écrire à un fournisseur : « Envoyez-moi sans faute par retour du courrier 2 kilos de feuilles gaufrées, l'essaim pend déjà à l'arbre et je n'ai rien pour garnir sa ruche !

ULR. GUBLER.

---

### VOYAGE N° 2 (1)

---

Ma dernière lettre finit dans l'Orégon. Je reprends. De Portland nous primes le paquebot hebdomadaire qui va à San-Francisco par la rivière Villamette, le fleuve Columbia et l'Océan Pacifique, un trajet de deux jours et quelques heures. Notre paquebot porte le nom de *Ville-des-Roses* qui est, à ce qu'il paraît, le surnom de Portland, parce qu'on y célèbre tous les ans l'ouverture du printemps par la « Fête des Roses ». La rose sauvage est un arbuste très répandu dans la région et les roses yifloissent. Quoique je n'aie vu, comme je l'ai dit, que très peu de ruches aux environs, l'apiculture devrait y réussir tôt ou tard, à cause de la douceur du climat et de l'abondance des fleurs.

L'Océan Pacifique fit honneur à son nom pendant nos deux jours de traversée. Une brise douce et très peu de nuages. Nous arrivâmes le surlendemain à la *Golden Gate* (« Porte d'Or ») de la baie de San-Francisco. Pauvre San-Francisco ! Malgré les deux ans qui ont passé et nonobstant l'activité dévorante des Californiens, les ruines du célèbre tremblement de terre sont encore nombreuses. D'immenses espaces, sur les collines autrefois couvertes de maisons, sont encore à nu. On y voit seulement les tas de pierres et de briques, empilés en attendant que leurs propriétaires aient trouvé les fonds pour rebâtir leurs domiciles. Le quartier des affaires se remet à vue d'œil. Nous y visitons la plus forte maison de commerce en denrées apicoles, miel, cire, instruments, etc. Le directeur de l'établissement nous reçoit dans son bureau privé, qui, comme le reste de leur entrepôt,

(1) Voir page 32.

a été bâti à la hâte, en planches brutes, peu de jours après le tremblement de terre.

Il s'excuse sur l'exiguité de son quartier-général, en nous annonçant que sous peu ils seront établis tout à neuf dans un vaste magasin à plusieurs étages qui est à peu près terminé. Des centaines de maisons de commerce sont dans le même cas et attendent impatiemment, entre des murs de planches brutes, sous des toits de toile goudronnée, qu'on ait donné le dernier coup de pinceau à leurs palais de commerce, en fer et en brique, voire même en marbre, « à l'épreuve du feu et des tremblements de terre ». Voilà ce qu'il faut pour rebâtir Messine et Reggio, qui ont traversé une catastrophe bien pire. Hélas ! Quoique je les aie vus, leurs bâtiments à l'épreuve des tremblements de terre, — l'hôtel dans lequel nous logions en était un, — je ne m'y sentirais guère en sûreté si la catastrophe devait se renouveler.

Pour voir de l'apiculture, il fallait quitter la ville. La seule information apicole récoltée par nous à San-Francisco fut que l'année avait été très mauvaise, malgré des pluies qui auraient dû être suffisantes, dans le nord de l'Etat surtout. Le commerçant dont j'ai parlé, qui se vante d'être l'intermédiaire de 80 % des ventes de cire et de miel sur la côte du Pacifique, m'apprit que la récolte était d'environ un quart de la moyenne. Il disait certainement vrai, car à ce moment, le miel et la cire sont à plus hauts prix là-bas que dans nos pays de l'est, chose excessivement rare.

Invités par un ami demeurant à environ cinquante milles, nous prîmes le train un matin. Le ciel, brumeux comme il l'est si souvent sur la baie, s'éclaircit à peu de distance. San-Francisco est toujours dans les nuages et il n'est pas rare d'y voir des fourrures sur les épaules des dames dans les soirées d'août, quand le vent souffle de la mer, et cependant les orangers, les palmiers y croissent aussi bien en janvier qu'en juillet. Nous avons vu, au Golden Gate Park, des fuchsias de deux mètres de haut, en pleine terre, et à la date de notre visite, 1<sup>er</sup> septembre, il y avait des tilleuls en fleurs. Notre ami demeure dans un vallon entouré de collines arides, comme tout ce qui n'est pas entretenu par l'irrigation. Sa récolte de miel, provenant surtout de la sauge blanche, était presque nulle. Il était encore tout étonné du mauvais résultat, car ils sont habitués, là-bas, à jauger leur récolte sur la somme annuelle d'humidité. Preuve que nulle part on ne peut dire à quoi tient la production du miel dans la corolle des fleurs. Celui qui parviendra à nous l'expliquer et surtout à remédier à l'insuccès méritera un beau cerge.

Je vis un vignoble magnifique. La vigne est une des rares plantes domestiques qui peuvent vivre là sans irrigation, à condition qu'on les tienne bien cultivées. Les récoltes sont énormes, mais les prix

pitoyables. Le vin se fabrique dans des établissements immenses, auxquels le producteur apporte son raisin. On payait, à ce moment, huit dollars la tonne, soit 4 fr. 50 les cent kilos. Le fabricant se plaint que le vin se vend trop bon marché en gros, 20 centimes le litre. Mais, au détail, nous payons, dans les villes, des prix exorbitants : 3 fr. 75 la demi-bouteille. C'est un abus.

Notre ami fait du miel d'extracteur. Il emploie la ruche Langstroth à dix cadres à double et triple étage. Il se sert d'un moteur à essence pour tourner le pignon de son extracteur. C'est une amélioration que nous n'avons jamais essayée, car nous trouvons à bas prix un jeune garçon qui fait cet ouvrage et vide aussi le sceau de miel quand il est plein, tandis que l'opérateur enlève les opercules. Mais notre ami ne veut employer ni Chinois, ni Japonais, ni Mexicains, qui sont en majorité parmi les ouvriers sur la côte du Pacifique. Puis il est un peu sourd et préfère faire son ouvrage lui-même, seul. D'ailleurs son moteur n'est pas inoccupé pendant les autres saisons, car il s'en sert pour battre le beurre, égrainer le maïs, hacher la paille et le foin, etc. Il parle de s'en servir pour faire aller leur machine à coudre. Je n'y vois qu'un inconvénient, c'est que le moteur est trop bruyant ; mais les machines à coudre marchant par moteur avec poulie à friction sont très pratiques. Nous en employons une nous-mêmes pour fabriquer les voiles d'apiculteur, dont nous plaçons plusieurs centaines de douzaines chaque année.

Notre station suivante était Santa-Rosa, pour visiter le fameux Luther Burbank. Cet homme célèbre est probablement connu parmi les lecteurs du *Bulletin*. C'est le producteur d'une quantité de nouvelles variétés de fruits, de fleurs, de plantes de toutes sortes. Il est très occupé et ne reçoit pas de touristes. Mais je le savais ancien apiculteur et je lui avais écrit d'avance pour savoir si je pouvais avoir une audience de lui, qui me fut accordée avec beaucoup de cordialité. Je ne vous raconterai pas tout ce que je vis. Un article entier n'y suffirait pas. Qu'il me suffise de dire que par la sélection et l'hybridation judicieuse, il est arrivé à produire des pommes sans pépin, des prunes sans noyaux, des variétés magnifiques et nouvelles de fleurs de jardin. Mais sa plus grande gloire, son dada, c'est le cactus sans épines. Le cactus est la peste des plaines et des collines d'une douzaine d'Etats de l'Union. Epineux, il n'est bon à rien qu'à faire du mal. Sans épines, c'est un fourrage excellent à consommer sur pied, qui croît dans des terrains trop secs pour toute autre plante, qui donne des fruits délicieux dont on n'a jamais pu faire usage à cause de la difficulté de sortir le fruit des petits paquets d'épines qui l'entourent comme des piquants d'orties. L'Australie a si bien reconnu la valeur à venir du cactus sans épines que son

gouvernement a payé cinq mille dollars (vingt-cinq mille francs), cinq feuilles de cactus géant, à M. Burbank, comme reproducteurs. En nous expliquant les avantages du cactus sans épines, il nous indiqua du doigt sa coquette habitation et nous apprit que l'érection en avait été payée par la vente de ces cinq feuilles de cactus au gouvernement australien. Le fruit de son cactus, qu'il nous fit goûter, de la grosseur d'une poire, a une chair rose d'un goût exquis.

En parlant apiculture avec lui, ce qui ne pouvait manquer puisqu'il me savait amateur d'abeilles et qu'il avait lu *L'abeille et la ruche*, je lui parlai de l'essai qu'on fait de produire par la sélection une race d'abeilles à langue plus longue et capable de récolter le nectar du trèfle rouge en tout temps ; tentatives qui d'ailleurs n'ont, jusqu'à présent, abouti à rien de bien défini, car les abeilles italiennes ont déjà, de temps à autre, cette faculté, quand il arrive accidentellement que la corolle de ce trèfle soit plus courte qu'à l'ordinaire ; mais on n'a pu produire ce résultat d'une façon régulière. Il me suggéra qu'on arriverait plus facilement et plus promptement à produire un trèfle rouge qui aurait les mêmes qualités fourragères que le trèfle d'aujourd'hui avec une corolle légèrement plus courte, par une sélection judicieuse, qu'on ne pourrait réussir à produire des abeilles à longue langue, puisque nous n'avons pas le contrôle absolu de la fécondation de l'abeille. Nous avons déjà un trèfle hybride, le trèfle de Suède ou Alsike, mais il n'a pas les qualités du trèfle rouge, sa corolle est courte comme celle du trèfle blanc, mais sa tige est trop faible pour se soutenir, s'il n'est semé avec des plantes plus robustes qui le soutiennent dans sa croissance.

Burbank est en train de faire des expériences sur le mélilot blanc pour tâcher d'en faire une plante fourragère, ce qui rendrait grand service à l'apiculture.

Notre excursion suivante était dirigée vers la vallée de Yosemite, puis de là, vers les arbres géants de Mariposa. Ce sont deux sortes de curiosités auxquelles on arrive par un voyage en diligence de 160 kilomètres, aller et retour, depuis la station d'El Portal. Nous y étions au mauvais moment car la poussière y était presque insupportable et les fameuses chutes de Yosemite, de 3600 pieds de hauteur, se trouvaient réduites par la sécheresse à un mince filet d'eau. Mais la vue des séquoias gigantesques suffisait pour nous payer de nos peines. Les descriptions qu'on en donne ne peuvent rendre le sentiment de stupeur qui vous envahit quand on se trouve au pied de ces géants, rares malheureusement. La forêt de Mariposa en contient six cent vingt-cinq. Pour ne nous en rapporter qu'à nous-mêmes quant à la taille de ces arbres, ma femme et moi joignîmes les mains, à bras tendus, pour faire le tour du plus gros, le « Grizzly

Giant ». Il fallut huit doubles brassées pour en faire le tour, plus environ un mètre. On nous dit que ces arbres ont huit mille ans.

A l'hôtel qui en est le plus rapproché, et qui est le point de ralliement chaque année de milliers de touristes (nous étions les numéros 4310 et 4311 pour 1908), je rencontrai un vieux jardinier chinois qui soigne leur potager. Je lui parlai d'abeilles et ne pus me faire comprendre qu'à grand peine. Finalement, il me conduisit dans un coin de l'enclos et me montra trois ruches en boîtes ordinaires, ramassées à l'aventure. Mais quant aux résultats, il secoua la tête : « No fruits, no corn, no honney, too mauch freeze », ce qui voulait dire qu'on ne peut réussir là, ni avec les fruits, ni avec les grains, ni avec le miel, car il y gela cette année au 10 juin et au 12 août, comme on me le dit par la suite. C'est l'altitude qui en est cause. Ce sont des endroits pittoresques, mais toute médaille a son revers.

C.-P. DADANT.

---

## LA CIRE (1).

---

Dès les temps les plus reculés, la cire fut considérée comme un produit utile. La Bible nous parle d'un pays « découlant de lait et de miel », par conséquent bien fourni de cire, car l'un ne va pas sans l'autre.

Les citations de l'Écriture sur le miel sont plus nombreuses que celles qui ont trait à l'abeille. La Bible donne à la cire un nom distinct (*donag*) de celui du rayon de miel (*nopheth*), ce dernier étant plus souvent mentionné. L'explication naturelle est que le *nopheth* était probablement le terme pharmaceutique de l'époque, mais les citations sacrées n'expliquent rien, étant surtout des comparaisons et des allusions à la propriété de la cire de se fondre sous l'influence de la chaleur.

Lorsque la tradition authentique de l'origine de l'univers fut perdue ou obscurcie par les inventions de l'homme, la fable et la fiction commencèrent à prévaloir. Nous devons remonter aux âges obscurs de la mythologie pour trouver la première mention de la cire avec l'Athénien Dédale, le plus ingénieux artiste de son temps, auquel on attribue plusieurs inventions, celle, entre autres, de l'emploi des voiles pour les bateaux. Après avoir tué son neveu Dalus il s'enfuit d'Athènes à Crète avec son fils Icare. Pour sortir de Crète, ils fabriquèrent des ailes de plumes et s'envolèrent.

(1) Traduit de « Wax-Craft » de M. Th.-W. Cowan, avec la permission de l'auteur.

Suivant la légende Icare dirigea son vol si haut que la cire qui attachait les ailes à son corps se fondit en approchant du soleil et qu'il tomba dans la mer Egée où il se noya près de l'île à laquelle on a donné son nom. Le père, s'élevant moins haut, atteignit Cumes en Italie, où il construisit un temple à Apollon. (Fig. 2 et 3, pl. II.)

Dans la seconde Eglogue de Virgile, nous voyons que : « C'est Pan qui le premier apprit à unir avec la cire plusieurs chalumeaux ». On supposait aussi que Pan était le gardien des abeilles.

Pausanias nous raconte que l'un des plus anciens temples dédiés à Apollon fut construit par des abeilles avec de la cire et des ailes et envoyé aux Hyperboréens.

Les Grecs, les Phéniciens et les Romains connaissaient la cire et savaient même la blanchir. Pline appelle la cire blanche *cera punica* (cire punique) :

« La meilleure cire connue est la cire punique ou carthaginoise, vient ensuite une cire remarquablement jaune et imprégnée du parfum du miel. Elle est originaire du Pont et, chose surprenante, elle n'est nullement détériorée par le miel empoisonné qu'elle a contenu. La plus rapprochée ensuite comme qualité est la cire de Crète qui contient une plus grande proportion de propolis, substance dont nous avons déjà fait mention en parlant des abeilles. Après ces variétés, vient la cire corse à laquelle on attribue généralement certaines propriétés médicinales et qui provient surtout du buis.

» La cire punique est préparée de la manière suivante :

« La cire jaune est premièrement blanchie en plein air, après avoir été bouillie dans de l'eau de mer additionnée de nitre. La fleur de la cire, ou en d'autres termes la partie la plus blanche, est écumée et versée dans un vase contenant un peu d'eau froide. Elle est alors bouillie de nouveau dans de l'eau de mer, puis refroidie dans le même vase. On répète trois fois cette opération, puis la cire est exposée en plein air sur une natte de jonc et doit sécher à la lumière du soleil et de la lune. Cette dernière augmente sa blancheur et le soleil sert à la sécher et pour que la cire ne se fonde pas, on la couvre avec une toile ; ainsi raffinée on la fait bouillir encore une fois et l'on obtient une cire du blanc le plus pur. La cire punique est considérée comme la meilleure pour les préparations médicinales. »

Au premier siècle de notre ère, suivant une méthode décrite par Dioscorides, médecin et botaniste grec, on étendait au rouleau la cire en feuilles minces pour en faire des fleurs artificielles.

Dans l'ancienne Grèce et en Italie les produits de l'apiculture en cire et miel étaient de grande importance pour les fermiers en augmentant sensiblement leur revenu. Les plus pauvres paysans

avaient des abeilles pour tirer profit du miel et de la cire qui avaient une égale valeur.

Les anciens, jusqu'au moyen âge, se servaient pour écrire de tablettes de bois recouvertes d'une légère couche de cire sur laquelle ils traçaient des caractères avec un style en métal pointu à un bout et aplati à l'autre. On s'en servait pour la correspondance et les inscriptions provisoires.

Après avoir parlé des feuilles de palmier et de l'écorce des arbres comme étant en usage pour écrire, Pline dit : « Dans les siècles » suivants les documents publics furent gravés sur des feuilles de » plomb, tandis que les notes particulières étaient imprimées sur » des morceaux de toile ou gravées sur des tablettes de cire. En » effet nous voyons dans Homère que ces tablettes furent employées » même avant la guerre de Troie. »

Ces tablettes avaient la forme d'un livre (Fig. 4 et 5, planche III) chaque planche étant entourée d'un bord en relief de manière qu'une fois fermées, les surfaces de cire étaient préservées de tout frottement et l'écriture protégée. Une fois repliées elles étaient cachetées avec de la cire et l'écrivain y imprimait la devise qu'il avait habituellement gravée sur sa bague. Lorsqu'on voulait se resservir de la tablette on effaçait l'écriture en aplanissant la surface de cire avec la partie plate du style.

Ces tablettes étaient formées de deux ou trois feuillets ou davantage et suivant leur nombre on les appelait ; *diptycha* avec deux feuilles, *triptycha* avec trois, *penteptycha* avec cinq feuillets et celles qui en avaient davantage se nommaient *polyptycha*.

Catulle raconte que les anciens Romains écrivaient généralement leurs lettres d'amour sur ces tablettes et la personne qui les recevait répondait sur la même tablette après avoir effacé la première écriture. Ces tablettes sont représentées aux fig. 4 et 5, pl. III.

Au iv<sup>e</sup> siècle, pendant la cérémonie annuelle du cierge pascal, la veille de Pâques, on bénissait un grand cierge puis on le plaçait sur l'autel, mais ce cierge n'avait pas de mèche, n'étant pas destiné à brûler, mais seulement à servir de registre, car toutes les fêtes mobiles de l'année étaient gravées sur cette colonne de cire.

Il est naturel que dès les temps anciens, une substance aussi malléable et plastique que la cire ait été employée pour les arts du dessin et que les peintres et sculpteurs l'aient largement employée à cet usage.

Les profils de cire semblent avoir été les portraits préférés des Romains pour les magistrats qui avaient le droit de s'asseoir sur la chaise curule. Pline nous dit aussi que : « les portraits modelés en » cire étaient conservés chacun dans une niche séparée pour être

» toujours prêts à accompagner les cortèges des funérailles de la  
» famille, occasions dans lesquelles tous les ancêtres devaient être  
» représentés. » Quand un homme devenait célèbre on voyait  
apparaître son portrait en cire aussi bien dans l'atrium d'une  
maison particulière que dans les édifices publics.

Les masques pris après la mort et usités dans les cortèges funèbres furent moulés dans la cire d'après le procédé de Lysistrate de Sicyon, frère de Lysippe, qui, suivant Pline : « fut le premier qui reproduisit les traits de la figure humaine en ajustant un moule sur le visage et il le perfectionna en versant de la cire fondue dans le moule. Il étudia aussi la manière de conserver une ressemblance fidèle de la personne représentée. » Avant lui la seule pensée des artistes était de rendre leurs portraits aussi beaux que possible.

Les anciens Égyptiens se servaient des figures de cire de leurs divinités dans les rites funéraires et les déposaient au milieu des autres offrandes dans leurs tombeaux. Chez les Grecs primitifs les figures de cire servaient de poupées pour les enfants.

Le modelage de la cire était communément usité dans les premiers siècles de notre ère, on cite l'empereur Valentinien comme remarquablement habile dans cet art, lequel, durant le <sup>vie</sup> et le <sup>vii</sup> siècle, atteignit à un haut degré de perfection. Les artistes allemands et espagnols copiant les Italiens produisirent un grand nombre de portraits, médaillons, bustes et statuettes, ainsi que des groupes revêtus d'habits somptueux et ces portraits sont généralement admirés pour leur fine exécution.

Pendant le règne de Louis XIV, Antoine Benoist, célèbre artiste, fut nommé « peintre du roi et seul sculpteur de cire ». On conserve encore à Versailles un portrait d'une beauté admirable, exécuté en belle cire colorée par cet artiste. Louis XIV lui accorda une lettre de noblesse. Ses armoiries étaient trois abeilles de sable sur un fond d'or. La renommée de Benoist se répandit à l'étranger et il fit des bustes en cire des courtisans d'Anne d'Autriche, qu'il eut la permission d'exposer à Paris.

Il fut aussi invité à aller en Angleterre où, parmi d'autres portraits modelés en cire, il y en avait un de Jacques II et des personnes de sa cour.

Benoist fit fortune avec son talent pour les portraits en cire, mais il eut bientôt des imitateurs. Il devint à la mode d'exposer les effigies en cire modelée des princes et des personnes de distinction pendant les cérémonies funèbres ; il y a de nombreuses mentions de la continuation de cette coutume depuis le temps de Philippe de Valois en 1350 jusqu'à celui de Condé en 1646. Après cette date il n'en est plus fait mention. Les figures de cire les plus parfaites sont celles

qu'on voit à Londres chez Mme Tussaud, au Musée Grévin, à Paris, celles qu'exposent les coiffeurs dans leurs vitrines et celles des expositions d'ouvrages de cire.

En Italie, les premiers bronzes étaient moulés sur des modèles de cire ; vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le sculpteur Floxman fit un certain nombre de portraits et autres figures en cire.

Il y a bien des siècles, semble-t-il, que la peinture à la cire est pratiquée, si l'on en juge par ce mot d'Anacréon s'adressant à un artiste qui peignait des bacchantes et faisait allusion à la cire employée pour cette peinture, ce qui prouve que déjà alors on connaissait la solubilité de la cire en huile et en graisse.

Pline raconte que de son temps on n'était pas d'accord sur l'invention de l'art de la peinture à la cire et à l'encaustique, les uns pensant qu'on devait en attribuer l'honneur à Aristide de Thèbes. Il fut le premier des peintres pour rendre toute l'expression de l'intelligence et des passions humaines, bien que sa couleur fût un peu dure et heurtée. Dans la suite, ce fut Praxitèle qui porta l'art à sa perfection.

Cette méthode de peinture fut très répandue dès le temps d'Alexandre le Grand jusqu'au VII<sup>e</sup> ou VIII<sup>e</sup> siècle, dès lors cet art déclina graduellement jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle où il tomba en désuétude et où on perdit toute connaissance de la pratique de cet art. Longtemps après, vers 1750, on recommença à s'y intéresser. M. Bachelin et le comte Caylus ressuscitèrent en France la pratique de la peinture à la cire, elle fut aussi reprise à Munich sous le règne du roi Louis de Bavière. Depuis ce temps, beaucoup de beaux ouvrages de ce genre ont vu le jour.

On broie les couleurs et on les étend avec une composition où entre surtout de la cire. On amène celle-ci à la surface, soit par l'application d'un fer chaud, comme ceux qu'on emploie pour le repassage, soit par un vase contenant du feu tenu à une petite distance de la peinture.

(A suivre.)

---

## CONSEILS DE PRINTEMPS

---

Il est peu d'apiculteurs, j'en suis persuadé, qui ne voient arriver avec joie le moment où ils pourront visiter leurs colonies pour se rendre compte de la façon dont elles ont passé l'hiver.

Cette impatience qui les gagne, cette fièvre d'activité, je la comprends, car j'en suis parfois atteint. Elle est même si naturelle que personne ne songe à la trouver blâmable.

Si donc je touche ici à ce sujet, ce n'est pas dans un but de critique, mes jérémiades seraient perdues. Je voudrais simplement mettre les apiculteurs en garde contre un zèle trop hâtif dont les conséquences peuvent devenir néfastes pour certaines ruchées.

Voyons, pour commencer, comment hivernent les abeilles. Vous savez tous qu'en automne elles commencent à se grouper lorsque la température descend au-dessous de 8° à l'ombre. Les insectes restent ainsi durant tout l'hiver, et la mauvaise saison leur sera d'autant moins funeste qu'elle est sèche, sans brusque saute du thermomètre, sans trouble extérieur, et que les vivres sont abondants.

Il est en effet acquis que les rapides variations atmosphériques, l'humidité persistante, les secousses, une mauvaise ventilation et la pénurie de vivres sont fatales aux abeilles en hivernage, et que ces facteurs amènent la plus grande partie des pertes que l'on constate au printemps.

Que les apiculteurs n'aillent donc pas, en des visites trop hâtives, augmenter ces causes de mort et causer la perte d'une seule colonie.

La principale préoccupation de tout éleveur d'abeilles, au moment de l'hivernage, devrait être de placer les insectes dans une situation telle qu'il ne soit plus nécessaire de s'en occuper jusqu'au printemps, où les visites peuvent être faites sans aucun risque.

Je reconnais cependant que c'est malaisé à réaliser avec certaines ruches et dans beaucoup de rucher, bien que ceux-ci présentent un réel avantage sur les ruches isolées, souvent mal faites et à parois trop minces.

Les colonies fortes et actives sauront toujours prendre leurs dispositions pour résister au froid ; mais, par contre, combien d'autres, faibles et malingres, manqueront à l'appel.

On a dit, avec raison, que l'hivernage est le critérium qui permet de juger les apiculteurs ; mais combien peu le pensent et paraissent même se rendre compte du résultat désastreux des dispositions qu'ils prennent.

Lorsque la température s'adoucit, lorsque l'hiver s'enfuit avec son cortège de neige, de glace, de frimas et de jours assombris, on voit bientôt quelques abeilles se hasarder sur le plateau de leur ruche pour y jouir des caresses de l'astre du jour, dont le rayons vivifiants vont, sous peu, leur rendre toute leur activité. C'est généralement ce moment que choisissent les impatients pour donner un premier coup d'œil à leurs ruchées.

Beaucoup pensent qu'ils peuvent fort bien ouvrir leurs ruches aussitôt qu'ils voient les insectes bourdonner joyeusement au soleil pour opérer une sortie hygiénique. Ils ont hâte de s'assurer de l'état de la ruchée, des vivres qui lui restent encore. Du reste, ces visites

sont si vite faites, qu'on ne dérange nullement les abeilles », disent-ils.

Mais qu'on y prenne garde, ces visites sont nuisibles bien souvent. Le froid ne cède pas la place de bon cœur, il se livre à maints retours offensifs, accompagnés de vents âpres, de giboulées, venant nous rappeler que si la mauvaise saison touche à sa fin, que si le chaud est à la porte, les *rebuses* sont encore à redouter ; plus nuisibles pour les ruchées que le froid sec et continu. Le calme qui succède au froid est trompeur, il ne faut pas s'y fier, mais imiter plutôt la nature qui attend patiemment son heure et ne se laisse pas prendre à ces apparences souvent mensongères.

Qu'on me permette de citer ici un exemple qui donnera la preuve du tort occasionné aux abeilles par ces visites intempestives et fera comprendre ma pensée mieux que tous les raisonnements.

Il y a quelques années, appelé pour affaires dans une localité connue de tous, je m'en fus, mon travail terminé, rendre visite à un apiculteur zélé des environs. C'était vers la fin de février, il faisait beau, il faisait même presque chaud, quoique le fond de l'air, par sa fraîcheur persistante, nous rappelât que l'hiver n'était pas encore bien loin.

Le rucher, où je trouvai mon collègue, offrait aux regards une animation réjouissante, les abeilles profitaient du clair soleil pour prendre joyeusement leurs ébats. Le propriétaire avait cédé à son impatience, il était en train d'inspecter ses ruches pour s'assurer de leur état. Ma venue fut le prétexte de la continuation des visites, malgré tout ce que je pus alléguer contre ces dérangements que je désapprouve. Peu d'instant après, mes regards s'arrêtaient sur de magnifiques groupes d'abeilles.

J'avais hâte de voir ces ruches refermées, car je savais, à la perte de chaleur, au dérangement qui sont la conséquence de ces visites, à ce moment de l'année, combien elles coûtent aux pauvres abeilles. Mais je prêchais dans le désert. Il fallut encore s'assurer de l'état de la ponte, et plusieurs ruchées furent encore examinées, rayon après rayon.

Quelques semaines plus tard, rappelé dans le même village, j'eus la curiosité de revoir ces ruches. Mon hôte, le plus aimable des hommes, mit tout son rucher à ma disposition ; mais je n'en voulais, pour l'instant, qu'aux colonies visitées en février, dont la pensée me préoccupait. Ces ruches furent donc ouvertes, et comme, à ce moment, on pouvait les examiner sans crainte de refroidissement, elles subirent une sérieuse inspection. Elles étaient bien peuplées et paraissaient prospères, mais nous ne tardâmes pas à constater que plusieurs étaient orphelines. Ces ruches, garnies de couvain quelques

semaines auparavant, n'en présentaient plus trace ; du reste, le chant plaintif et continu des insectes ne nous disait que trop l'absence des mères. Elles avaient très probablement été tuées par leurs filles dans le désarroi qui avait suivi la première visite, fait qui se présente assez souvent. J'avais chez moi des reines en réserve ; le mal fut donc réparé dans la mesure du possible ; mais l'arrêt occasionné dans le développement de ces colonies fut cause qu'elles ne produisirent pas ou peu de miel cette année-là, alors que les autres en donnèrent abondamment.

L'apiculteur dont il est question ici, rendu, par ce fait, attentif au mauvais côté des visites trop hâtives, m'avoua que c'est à cela qu'il devait attribuer l'orphelinat excessif qu'il constatait chaque printemps dans ses colonies. Il mit donc un frein à son impatience, il attendit, les années suivantes, que ses abeilles eussent déjà opéré quelques sorties générales avant de faire ses premières visites, et il vit, comme par enchantement, se réduire aux proportions normales, cette perte de mères, qu'il déplorait, sans savoir à quelles causes l'attribuer.

Lorsque j'entends des apiculteurs raconter, de bonne heure, au printemps, qu'ils ont profité d'un beau jour pour visiter leurs colonies, « en ne les découvrant qu'un peu, seulement pour s'assurer si elles ont suffisamment de vivres », je ne puis m'empêcher de leur dire combien ils nuisent aux abeilles par le dérangement et la perte de chaleur qui en sont toujours la suite.

Apiculteurs ! sachez donc attendre quelque peu, n'ayez pas trop de hâte ; elle se paie toujours trop cher. Si vous êtes vraiment dignes du nom dont vous vous parez, vous saurez toujours, en automne, hiverner vos ruchées de façon à n'avoir aucun souci sur leur sort jusqu'au retour des beaux jours.

Dr V.

---

## DE L'ÉQUILIBRE EN APICULTURE

---

Etes-vous possesseur d'une montre ? Si non, achetez-en une, on en vend depuis trois francs pièce, et avec toutes les roues, s'il vous plaît.

Vous me demanderez ce qu'une montre a bien à faire avec l'apiculture. Je vous répondrai qu'une ruche a une grande analogie avec une montre ; si la moindre partie se détraque ou manque, ça ne marchera pas dans le Landerneau ailé. Je m'explique.

Notre honorable collègue, M. Jaquier, à Bussigny, nous fait part de ses insuccès en 1908. Il a eu le mal de mai ou quelque chose lui ressemblant. Qu'entend-on par mal de mai ? Est-ce une maladie ou

un accident ? Ce sont les deux ensemble, je crois, provenant de la même cause, soit du manque d'équilibre dans la ruche.

J'ai dit quelque part que l'hivernage doit commencer quand il finit. Un paradoxe ? Nenni ! Essayez, comparez et jugez. Il y a quelque trente ans, lorsqu'on voyait ces beaux ruchers de paniers en paille bien calottés, peuplés de notre bonne race brune ou noire du pays, au postérieur arrondi, qui aurait osé parler du mal de mai ? C'est parce que l'ami mouchier (pas encore apiculteur avec un timbre en caoutchouc) ne pouvait mettre son nez, voire même ses doigts, trop avant entre les gâteaux de sa ruche ; il se contentait de la soulever en automne, laissant, bon gré, mal gré, d'abondantes provisions bien placées, la provision de pollen ne faisant, bien entendu, pas défaut. Depuis que l'apiculteur — avec ou sans timbre — se permet de tout déranger, de rompre l'équilibre, quoi ! en passant à l'extracteur tout ce qu'il peut, mettant à découvert ces belles cellules remplies de pollen, recouvertes d'une couche de miel *pastorisé* pour l'empêcher de fermenter, en remettant ensuite les rayons pèle-mêle dans la ruche ou l'armoire, il arrive ceci : une grande quantité de ce précieux aliment indispensable aux premières pontes se gâtera, deviendra aigre, moisi ou sec et sera rejeté.

Une ruche sans pollen pour passer l'hiver et les premiers jours du printemps risque fort de trépasser ou de rester toute l'année une non-valeur.

Pour la première couvée, les abeilles attaqueront une bonne partie de leur provision de pollen. Les jeunes abeilles de cette première couvée se chargeront du reste pour se compléter et nourrir à leur tour leurs jeunes sœurs au berceau. Malheur à la ruche qui, pour un motif ou un autre, reste tout d'un coup sans pollen. Les vieilles ouvrières, qui s'étaient peut-être épuisées en automne en intervertissant trop tard du sirop de sucre, se rendant compte des besoins urgents du ménage, feront de fatales sorties en quête de pollen et d'eau et disparaîtront avant qu'il y ait compensation, laissant dans la détresse une jeunesse abondante, incapable de tout travail extérieur avant longtemps. Ces jeunes abeilles, manquant de tout, se traîneront misérablement dans la ruche et au dehors pour mourir d'inanition. L'équilibre est bien rompu et pour des mois, je vous l'assure. C'est le mal de mai, appelé comme cela parce qu'il se produit à une époque critique, si ce n'est la plus critique de la mue, ou, si vous voulez, du remplacement des vieilles abeilles par des nouvelles, aptes à ramasser du pollen, etc.

A part les exceptions d'usage, manque de la reine, etc., vous êtes sûrs que toutes les ruches faibles, qu'il faut annuler en avril ou mai

ont perdu l'équilibre au moment où vous n'y pensez pas, et cela par votre faute.

N'ayant pas vu les ruches de notre ami Jaquier, je me garderai bien de lui lancer la pierre ; s'il a manqué peut-être dans son hivernage, il n'est pas le seul, ne sommes-nous pas légion. Nous sommes là pour nous éclairer les uns les autres et en avant la critique, la discussion est ouverte.

Si ce n'est pas abuser de votre patience, je vais vous raconter ce qui m'est arrivé à Bâle il y a vingt ans. La grippe sévissait avec rage ; du 1<sup>er</sup> au 25 janvier j'ai dû tenir le lit. Pendant ma convalescence, qui fut assez longue, je me rendais souvent, l'après-midi, au rucher le plus près avec quelques collègues aussi convalescents. Il faisait chaud, trop chaud pour la saison, les noisetiers et d'autres plantes donnaient du pollen, les abeilles se mirent à couvrir d'une manière tout à fait anormale, puisque je trouvai dans une ruche italienne du couvain sur *sept cadres* et nous étions seulement dans la première huitaine de février. Vous me direz que cette ruche devait livrer 4-5 essaims ou 2-3 hausses. Ah bien oui, mes amis, détrompez-vous ! fin mai elle était... elle était... comment vous dirai-je... bref, elle n'existait plus. La reine, une belle, allez ! fut donnée à un pauvre ouvrier charpentier qui n'avait que deux ruches, dont une bourdonneuse. Ma reine fut tuée.

Une trentaine d'autres ruches se dépeuplèrent de la même manière.

Pour du mal de mai, c'en était un ; je passai des après-midi entières à ramasser plein mon chapeau demi-tube de ces pauvres jeunes abeilles courant par les sentiers et les légumes.

L'équilibre s'était rompu, comprenez-vous ? Heureusement que j'avais acheté à Giefen et à Nuglar une trentaine de bonnes ruches en paille qui, celles-là, avaient toutes leurs roues et étaient bien équilibrées. Elles comblèrent les vides. Depuis, je n'ai jamais eu le mal de mai dans mes différents ruchers.

E. RUFFY.

---

## RENDEMENT EN CIRE DES VIEUX RAYONS

---

Ayant eu, en 1908, d'assez fortes quantités de vieux rayons à transformer en feuilles gaufrées pour des membres de notre société d'apiculture « La Côte neuchâteloise », il m'a paru intéressant de faire un certain triage, dans le but de constater le rendement des diverses sortes de cire brute qui étaient à ma disposition.

1° Les rayons jaunes qui n'avaient pas contenu de couvain ont donné en moyenne 82 0/0 de cire pure. Les opercules seuls, 85 0/0.

2° Les rayons noirs paraissant avoir servi à plusieurs générations d'abeilles, ont rendu en moyenne 48 0/0.

3° Enfin ayant traité une certaine quantité de résidus du cérificateur solaire, j'ai été surpris de constater des rendements variant de 25 à 50 0/0, de cire encore très belle, quoique ces déchets, très noirs, parussent au premier abord, ne pas valoir la peine d'être traités.

L'explication de ce fait me paraît être celle-ci : lorsqu'on charge un cérificateur solaire de rayons jaunes ou de débris provenant du nettoyage des ruches et des cadres, on obtient en général une assez forte proportion de belle cire jaune ; mais, lorsque au contraire on le garnit de très vieux rayons, le rendement devient insignifiant. Les pellicules qui garnissent les cellules font l'office d'une éponge qui retient la cire et l'empêche de s'écouler. La conclusion pratique de cette expérience est que le cérificateur solaire, dont l'emploi facile peut sourire au premier abord, est un instrument fort peu économique qui a déjà fait perdre des milliers de kilos de cire. Il est tout au plus utile pour fondre les débris provenant du nettoyage régulier des ruches, les fragments de rayons vierges inutilisables et les opercules obtenus à la récolte. Les apiculteurs qui comprennent leurs intérêts se garderont donc de confier à leurs cérificateurs les vieux rayons mis à la réforme, mais ils les réserveront ainsi que les résidus de cet appareil pour les traiter en temps opportun dans une machine plus appropriée, telle que celle que je décrirai plus bas.

Un petit conseil, en passant, à mes collègues apiculteurs : le plus souvent, les vieux rayons et les débris de cire sont conservés empilés dans des caisses ou dans des sacs, et il arrive fréquemment que, lorsqu'on veut les utiliser, on les trouve abîmés par la fausse teigne ou rongés par les souris. Un moyen bien simple de parer à cet inconvénient, c'est que, au fur et à mesure de leur production, on les plonge dans un vase contenant de l'eau bouillante. Dès qu'ils sont ramollis, on les malaxe dans l'eau chaude, puis on en forme des boules, bien serrées de la grosseur d'un petit œuf, qu'on met sécher. En cet état les vieux rayons sont prêts à être introduits dans la presse à vapeur, et peuvent être conservés indéfiniment ; ils ne sont plus attaqués ni par la fausse teigne, ni par les souris et on peut ainsi attendre d'en avoir une provision suffisante pour en extraire la cire. Le produit obtenu après ce lavage préalable est en outre de plus belle apparence et moins coloré que la cire obtenue directement de vieux rayons non préparés.

La presse que j'ai employée pour les essais précités est celle qui est fabriquée et vendue par M. J. Andermatt, à Baar (Zoug). Elle se

compose (voir le cliché ci-contre) d'une chaudière en forte tôle étamée, dont la partie inférieure, allant au feu, est en cuivre. A l'intérieur, un double fond porte un tuyau traversant la paroi de la chaudière, à laquelle il est fixé par un joint étanche à vis. Sur ce double fond se trouve la presse proprement dite, se composant d'un cylindre en fer, percé de trous, dans lequel se meut un plateau mobile, fixé à une forte vis. et d'un couvercle à travers lequel passe celle-ci.



Presse à cire.

Le couvercle se fixe sur la chaudière, au moyen de serre joints à vis, mobiles sur une charnière à la partie inférieure, et la ferme hermétiquement.

La manœuvre de l'appareil est facile. La presse étant montée, on place dans le cylindre perforé un sac en toile d'emballage; on le remplit de cire préparée comme il a été dit plus haut; on verse alors dans la chaudière de l'eau froide ou mieux déjà chaude, jusqu'à un regard en verre ménagé dans la paroi du vase intérieur, puis, ayant ajusté le couvercle, on pose l'appareil sur un fourneau quelconque et on fait le feu. Dès que la vapeur commence à sortir par le tuyau de dégagement, on peut faire fonctionner la vis. La cire liquéfiée sort avec la vapeur et on la reçoit dans des moules appropriés; lorsque l'écoulement s'arrête, on desserre légèrement pour permettre à la vapeur de pénétrer toute la masse, puis on serre de nouveau, répétant ces alternatives de serrage et desserrage de temps en temps. L'opération est terminée lorsqu'il ne sort plus que de l'eau rousse, non mélangée de cire. Le principal tour de main de toute l'opération consiste à produire le plus vite possible l'ébullition de l'eau au moyen d'un bon feu de bois, puis de la maintenir sans arrêt, jusqu'à la fin, au moyen de tourbe ou de briquettes.

La presse de M. Andermatt est une des meilleures que j'aie eues entre les mains et ce fabricant en fera un appareil parfait s'il veut bien suivre le conseil que je lui ai donné, de recouvrir la paroi extérieure de son appareil d'une enveloppe calorifuge, en feutre, par exemple, ou mieux de le construire d'emblée en double paroi et de remplir l'interstice d'une matière isolante, liège en poudre, amiante, poil de veau, etc., etc. En effet, la paroi extérieure offrant à l'air

ambiant une surface considérable, une notable quantité de chaleur, qu'on peut évaluer à 40 0/0 au moins, se trouve perdue par le rayonnement. Les frais supplémentaires qu'une construction plus rationnelle pourrait occasionner, seraient largement compensés par une grande économie de temps et de combustible.

La même observation pourrait utilement s'appliquer à la confection des couleuses que toutes nos ménagères utilisent pour leurs lessives.

Voici, pour terminer, les principaux avantages que présente la presse Andermatt :

1. Extraction à peu près complète et dans le moins de temps possible de la cire renfermée dans les rayons.

2. L'opération peut se faire sur un fourneau de cuisine et, avec la plus grande propreté, ce qui n'est pas sans importance, nos ménagères ne permettant en général qu'à regret l'intrusion de l'apiculteur dans leur domaine.

3. L'appareil pouvant être démonté et remonté en quelques minutes, le vase extérieur peut être utilisé pour tous autres usages, tels que cuisson du sirop de sucre, stérilisation des bocaux de conserves alimentaires, etc. La presse elle-même peut servir au pressurage des baies et des fruits à confitures.

Paul MONNIER.

---

## A PROPOS DE RÉCLAME

---

A notre époque de concurrence à outrance, il en est des produits des abeilles comme de tout autre. Chacun s'ingénie pour vendre sa récolte de miel et pour la présenter au public sous une forme qui lui en assure un écoulement aussi rapide que possible.

Jusqu'à présent, les systèmes de dénigrement employés souvent hélas par le commerce ou les partis politiques pour servir leur cause, ne semblent pas devoir encore atteindre la corporation des apiculteurs pour les lancer sur la pente de procédés plus ou moins parlementaires. (?) C'est donc à notre honneur et nous devons nous efforcer de tenir haut et droit le drapeau d'une saine réclame et ne pas même entrer dans la voie des sous-entendus à double effet qui peuvent causer du tort et faire suspecter les produits des collègues pour le moins aussi honnêtes que soi. Rien n'est, en effet, aussi mesquin que de faire naître le doute dans l'esprit du public par des insinuations malveillantes aux fins d'écouler sa propre marchandise en cherchant à causer à d'autres un préjudice sérieux.

(?) Le Réd.

L'annonce ci dessous que j'ai relevée à la quatrième page d'un journal et signée d'un apiculteur qui ne fait pas partie de la Romande, inaugure un système qui n'est donc à conseiller à personne ; jugez plutôt :

« Miel garanti naturel à vendre. Je ne donne aucune nourriture » artificielle, sucre ou autre, à mes abeilles. S'adresser à N... apiculteur à X... »

C'est donc pour chercher à faire accroire au public consommateur, puisque c'est à lui que l'auteur de cette réclame s'adresse, qu'il est l'unique détenteur du seul vrai, pur miel d'abeilles et que ce que les autres vendent sous ce nom n'est que du vil sucre ou autre !... autre quoi ?...

Il ressort également — toujours au dire de cette annonce — qu'il y a donc des cultivateurs d'abeilles plus malins que les autres, auxquels tout réussit et dont les colonies — même en temps de disette complète — sont toujours rebondissantes de vivres récoltés sur je ne sais quelles fleurs. Ceux-là n'ont — disent-ils — jamais recours au complément de nourriture qu'il est parfois indispensable de donner au printemps ou en automne, pour empêcher simplement les colonies de périr de faim ! leur désintéressement ne connaît plus de bornes... veinards !

Le miel est parfois certainement d'une vente difficile à un prix rémunérateur lors d'une récolte abondante, par exemple ; le renchérissement de la vie en général le classe un peu au rang des produits de luxe dont on peut se passer aisément, les contrefaçons nombreuses que l'on débite sous ce nom usurpé, les miels étrangers qui inondent le marché à des prix avec lesquels nous ne pouvons lutter, sont autant d'éléments que nous devons envisager sérieusement.

Il est donc inutile d'aggraver la situation et d'augmenter la crise qui sévit actuellement par des procédés tels que celui que j'ai eu l'occasion de citer plus haut.

Puisqu'il a été question de *prix des miels* dans une correspondance du numéro de septembre du *Bulletin*, disons aussi en passant combien il est difficile d'établir un prix uniforme pour la vente de nos miels du pays. Les circonstances qui concourent à sa production sont de nature trop diverse pour pouvoir satisfaire chacun. Certes, « l'entente cordiale » serait ici désirable plus que partout ailleurs, mais, hélas ! les particuliers, comme les peuples, font aux conventions les entorses que leur dictent parfois l'intérêt, la nécessité ou l'imprévu !

Tel apiculteur se trouve momentanément gêné et vend son miel à un prix très inférieur pour se procurer du numéraire ; tel autre producteur a l'occasion de passer pour tout son stock un marché qu'il

manquera totalement s'il n'accepte pas des conditions un peu draconiennes, mais qui, étant donné les termes favorables de paiement et la quantité enlevée en une fois, lui procureront un bénéfice dont il a également besoin et alors, pour ne pas lâcher la proie pour l'ombre, ou par nécessité... il cède ! Il est certain que cela crée des précédents, mais lorsqu'on a été quelquefois le dindon de la farce, on tâche de ne pas rester sur le carreau une autre fois. Beaucoup de personnes qui s'occupent accessoirement d'abeilles à temps perdu, à côté de leur train de ferme, de leur commerce, que sais-je. ne tiennent pas compte de leur prix de revient, ni de celui de leur matériel souvent sommaire. Tout est bénéfice pour eux ! C'est déjà un gros avantage sur ceux qui sont obligés de faire émarger leurs frais d'exploitation, frais généraux, amortissement du matériel, grands risques, etc.

Je ne crois pas du tout qu'il faille faire entrer en ligne de compte les quelques gens riches s'occupant d'apiculture, vu que leur nombre est très restreint et que ceux qui vendent leur miel au-dessous des prix moyens sont encore plus rares. C'est de par la force des choses, bien plutôt le besoin d'argent — étant donné le renchérissement de la vie, comme je le disais plus haut — qui pousse souvent les apiculteurs d'humble condition à céder leur récolte à la première occasion aux acheteurs qu'ils trouvent disposés à la leur prendre, puisqu'ils ne sont pas sollicités par les consommateurs.

Autrefois, dans le commerce, on allait acheter au magasin, actuellement ce sont les magasins qui viennent vous offrir leurs marchandises. Or, comme on offre beaucoup de miel, ce n'est plus le vendeur qui fait le prix, mais l'acheteur qui, lui, fait ses propositions.

Pierre ODIER.

---

## TRAITEMENT DU MIEL GRANULÉ

---

Voici le moment où nous avons fréquemment du miel granulé à manier. A ce sujet je crois être utile à mes collègues apiculteurs en leur rappelant trois principes à observer en faisant liquéfier le miel à la chaleur, ce sont :

1° de ne pas faire fondre directement le miel sur le feu, mais de le faire fondre au bain-marie ;

2° de faire fondre entièrement le contenu du récipient avant de prélever du miel, de brasser le miel une fois fondu avant de le mettre dans d'autres vases ;

3° de ne pas dépasser la température de 70° C.

La première recommandation se comprend d'elle-même.

En posant directement le bidon sur la flamme on risque un coup de feu, ou de dessouder le bidon, etc.

L'explication donnée par certains chimistes au sujet de la deuxième recommandation est assez ingénieuse :

Le miel est composé, entre autres, de dextrose et de levulose, ne se liquéfiant pas à la même température.

Il est de toute évidence que si on ne liquéfie le miel qu'en partie, ce miel liquéfié n'aura plus la même composition, et la lévulose se liquéfiant plus rapidement, les premiers bocaux remplis auront une teneur plus élevée en lévulose, ce qui, au point de vue des chimistes, constitue une falsification.

Enfin vient la question de la température.

La plupart des apiculteurs savent qu'en chauffant le miel, ce dernier prend une teinte plus foncée et perd son arôme.

C'est déjà un gros inconvénient, mais il vient s'en greffer un beaucoup plus grave :

Lorsque le miel est porté à une température de plus de 80° C., il se produit une décomposition de certains des sucres composant le miel, c'est ce qui lui donne cette couleur foncée.

De toutes les substances servant à la falsification du miel, le sucre inverti est celle qui lui ressemble le plus, et dans la recherche des falsifications, une des preuves de l'adjonction de sucre inverti est la présence de certains résidus, qui se trouvent également dans le miel pur une fois qu'il a été porté à une température trop élevée, c'est-à-dire supérieure à 80° C.

Il en résulte qu'un miel pur qui aura subi pendant un temps assez long une température supérieure à 80° serait considéré comme falsifié par un chimiste.

CHAMBAZ.

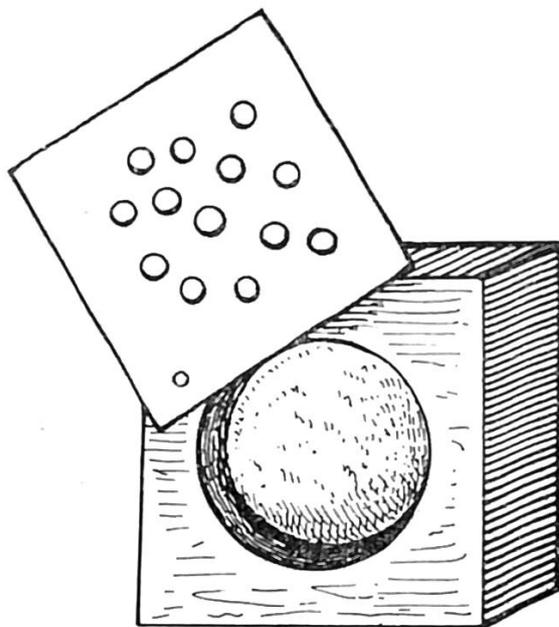
---

## LA LOQUE

---

Parlons-en puisqu'elle continue à faire sentir ses atteintes aux apiculteurs. L'année passée j'ai perdu quatre colonies de la loque. La terrible maladie s'était déclarée dans mon rucher au moment où mes hausses étaient placées et je ne m'en suis aperçu qu'après avoir prélevé le miel, alors que la maladie était fortement déclarée. Cette année le mal a voulu se remettre de la partie. Je l'ai combattu, pour les ruches qui m'ont paru sérieusement atteintes, à la naphthaline simultanément avec les carrés de draps imbibés d'acide formique et, pour les autres, simplement à la naphthaline. Je crois avoir acquis la

conviction que ce dernier produit est souverain lorsque la maladie n'est pas trop avancée. Toutes mes ruches ont eu de la loque et toutes sont guéries à l'heure actuelle. J'ai fait usage des pastilles de naphthaline que l'on vend dans les pharmacies pour la protection des vêtements contre les teignes. Je déposais d'abord la naphthaline sans autre sur le plateau de mes ruches. Mais en les visitant, j'ai remarqué que les abeilles se précipitent sur la naphthaline, qu'elles essayent de la ronger et de la tirailler pour la sortir de la ruche. Elles y réussissent en effet, car à plusieurs reprises j'ai trouvé des pastilles assez grandes encore sur les planchettes de vol. Ce qu'il y a de plus funeste, c'est que les abeilles s'empoisonnent à ce travail. Après avoir été quelques instants sur la naphthaline, elles fuient comme affolées et périssent en nombre. Il peut même arriver que les abeilles quittent la ruche en masse en faisant entendre un bourdonnement analogue à celui d'une ruche qui a perdu sa reine. J'ai alors essayé un procédé qui m'a parfaitement réussi. J'ai préparé une planchette en bois dur que j'ai divisée à l'aide d'un crayon en carrés de 3 1/2 centimètres de côté. Au milieu de chaque carré j'ai percé d'outre en outre ma planchette d'un trou de 2 cm. de diamètre. Je l'ai ensuite débitée en suivant les lignes au crayon. Les carrés ainsi obtenus ont été munis de fonds et de couvercles de zinc de manière à obtenir de petites boîtes destinées à recevoir chacune une pastille de naphthaline. Il faut dire que le zinc destiné à former le couvercle avait été percé auparavant de petits trous de 2 mm. de diamètre pour permettre à la naphthaline de donner son odeur. J'ai introduit deux de ces boîtes sur le plateau de chaque ruche, directement sous les rayons sans que les abeilles aient paru en être incommodées le moins du monde. Puisque j'ai obtenu la guérison de toutes mes ruches, je crois pouvoir avancer que la naphthaline est un bon remède contre la loque. Le procédé que j'ai essayé permet, contrairement à ce qui a été écrit plusieurs fois dans le *Bulletin*, d'usager simultanément les carrés de drap imbibés d'acide formique et la naphthaline, à condition toutefois de ne pas laisser couler d'acide formique sur les cadres de couvain. L'emploi de la naph-



Boîte à naphthaline.

taline est aussi bien moins coûteux et demande infiniment moins de soins réguliers et partant de travail que celui de l'acide formique.

Je vous envoie une de ces petites boîtes renfermant une pastille de naphthaline. Vous remarquerez que le fond est fixé par quatre petites pointes tandis que le couvercle ne tient que par un clou planté dans coin et peut tourner sur la boîte pour permettre l'introduction de la naphthaline. Cependant il arrive que certaines colonies propolisent les petites boîtes renfermant la naphthaline; il sera donc bon de les sortir de temps à autre pour enlever la propolis qui pourrait obstruer les petites ouvertures de leurs couvercles.

Je verrais avec satisfaction que d'autres apiculteurs qui voudront essayer du procédé, obtiennent d'aussi bons résultats que moi dans le combat contre la terrible maladie qui décime encore par trop nos petites bêtes favorites.

Emibois, le 9 août 1908.

J. CACHOT, inst.

---

## CHRONIQUE GÉNÉRALE

---

### Le tombeau de Dzierzon.

On sait que Dzierzon repose dans le cimetière de Lowkowiks, en Silésie. Sa tombe est ornée depuis l'automne dernier d'un monument élevé au célèbre apiculteur par les sociétés d'Autriche et d'Allemagne. L'association des apiculteurs de Silésie vient d'acquiescer à perpétuité le tombeau et le monument.

Il est en outre question d'élever à Dzierzon un autre monument, sur une place publique celui-là, et dont l'inauguration devrait coïncider avec le centième anniversaire de la naissance du docteur. Une souscription a été ouverte dans ce but.

---

### Subvention fédérale.

Ainsi que nous l'avons dit dans notre compte rendu de l'assemblée de Berthoud, les comptes du premier exercice de l'assurance contre la loque bouclaient par un déficit de 3000 francs. Le Conseil fédéral vient de combler ce déficit par une subvention de 3000 fr. prélevée sur le fonds des épizooties.

A quand une subvention pour la Suisse romande ?

---

### L'apiculture à Cuba.

L'île de Cuba exporte de grandes quantités de miel et de cire. Pour l'année 1906, la dernière dont nous ayons la statistique, les expéditions de miel ont atteint un total de 6.712,533 livres. Le 50 % environ a été dirigé sur l'Allemagne, le 25 % sur la France, le 15 % aux Etats-Unis et le 10 % dans les autres pays.

Les abeilles sont répandues à peu près dans toute l'île, mais l'apiculture y est restée des plus primitives : on loge les essaims dans des troncs de palmiers et on se borne ensuite à les rançonner de temps à autre. On trouve pourtant dans la province de l'Est, un certain nombre de ruchers modernes appartenant à des Européens.

Les abeilles se comportent à merveille dans ce pays sans hiver et à la flore d'une richesse incomparable. J. M.

### NOUVELLES DES RUCHERS

**M. Jeanrenaud, Grenoble, 14 janvier.** — Je n'ai pas eu une forte récolte, mes abeilles étant faibles au printemps, par conséquent peu nombreuses au moment de la miellée.

**M. Fontannaz, La Patrouille, 23 janvier** — Tout est calme au rucher, nous n'avons plus de neige et les abeilles ont fait de bonnes sorties ces derniers jours. Elles en profitent pour sortir quelques mortes et peut-être pour quelques-unes de mourir aussi, mais jusqu'à maintenant la mortalité ne me paraît pas très grande et l'hivernage se présente sous de favorables conditions.

**M. Stahlé, Coffrane, 2 février.** — Je n'ai rien remarqué d'anormal à mon rucher jusqu'à présent. Sans pouvoir l'affirmer, je ne crois pas qu'il y ait eu de sorties. Les provisions complétées en automne avec du sucre sont pour quelque chose dans ce calme. Jamais je n'ai enlevé la moindre parcelle de miel dans le nid à couvain, tout au plus quelque cadre par-ci par-là pour l'hivernage, cadres que je redonne au printemps. Les provisions de ma ruche sur bascule je les ai complétées par deux cadres pris dans une autre ruche. Ceci pour économiser le temps et m'éviter pesées et tares. Dans mes moments perdus, je refais des ruches pour augmenter toujours insensiblement mon nombre.

**M. V. H., Jassy, Roumanie, 4 février.** — Nous avons ici un hiver très doux, presque un mois entier le thermomètre a indiqué un froid de 27 à 28°. Nos ruches ont été un peu faibles à cause de la sécheresse prolongée de l'été passé. Nous ne savons pas quel sera le résultat de l'hivernage.

**M. P. Gobet, Massonnens, 6 février.** — L'hiver que nous traversons est excellent pour nos abeilles : presque pas de neige et pas de sorties intempestives. Aujourd'hui, 6 février, par un beau soleil et une température de 12° C. à l'ombre, une sortie générale eut lieu comme par une belle journée de printemps et sur quarante-cinq ruches toutes ont fait preuve d'existence.

La ruche sur balance accuse pour cette journée 400 grammes de diminution, ce qui prouve qu'avec quelques sorties de ce genre, nous pouvons espérer d'être exempts de dysenterie.

**M. Comtat, Pregny, 8 février.** — Nos ruches hivernent-elles bien ? Positivement je n'en sais rien, mais je le suppose, car rien jusqu'à présent ne peut faire penser le contraire, sauf pourtant chez les propriétaires d'abeilles (je ne dis pas apiculteurs), qui n'ont pas mis en hivernage dans de bonnes conditions ; ainsi aujourd'hui, 8 février, un de ces derniers est venu m'emprunter un nourrisseur,

## Résultats d'une analyse de miels types au laboratoire cantonal de Neuchâtel en 1908.

LIEU D'ORIGINE	ANNÉE	RÉCOLTE	ASPECT	EAU %	CENDRES %	SUCRE %	Sucre après Inversion %	Saccharose %	Polarisation 20 %	Polarisation après inversion	ACIDITÉ %
Breithaupt, Port-Roulant	1908	1 <sup>re</sup>	j. cl. crist.	16.82	0.32	73.46	75.44	2.16	-1.55	-2.90	0.096
Glatthard, Corcelles	»	1 <sup>re</sup>	j. cl. n. c.	13.84	0.38	72.08	76.72	4.40	-0.50	-2.05	0.096
Mayor, Grandson	»	1 <sup>re</sup>	blanc crist.	13.90	0.20	73.80	78.32	4.30	-2.50	-3.60	0.093
Bonhôte, Pesoux	»	1 <sup>re</sup> , Juillet	j. cl. 1/2 cr.	12.70	0.37	70.68	74.56	3.70	-0.60	-1.70	0.126
Reymond, Côte aux Fées	»	4 <sup>re</sup> , Juillet	blanc crist.	14.60	0.10	73.40	78.56	4.90	-3.25	-5.25	0.078
Burdet, Colombier	»	4 <sup>re</sup> , Juillet	j. cl. crist.	12.90	0.42	71.84	74.32	2.36	-1.00	-1.75	0.126
Monnier, St-Blaise	1907	15/IX	bl. crist.	15.02	0.51	67.32	73.28	5.70	+2.40	+0.75	0.126
»	1908	1 <sup>re</sup> 10/VIII	j. cl. n. cr.	17.40	0.39	65.12	72.08	6.52	+0.20	-0.90	0.123
Beguin, Neuchâtel	»	1 <sup>re</sup> , Juillet	j. cl. crist.	15.25	0.30	68.68	74.88	5.90	-0.45	-1.75	0.126

M. JEANPRÉTRE, chimiste cantonal.

il avait déjà deux ruches qui souffraient de la faim; je l'ai donné sans autre explication, à quoi bon.

Il est de règle de ne pas toucher aux ruches pendant l'hiver, et c'est assez sage; mais lorsque nos abeilles sont restées confinées dans leurs ruches pendant un certain laps de temps, j'estime qu'il serait préférable de faire une exception.

En effet, la longue réclusion des abeilles les empêche de sortir leurs mortes. Comme le groupe fait habituellement face au trou de vol, ces dernières finissent par l'obstruer, ce qui gêne énormément la circulation de l'air, sans compter la mauvaise odeur qui forcément doit s'en dégager.

Au moyen d'un fil de fer recourbé, et en agissant délicatement, on arrive à sortir ces abeilles mortes sans déranger le groupe; il est bien compris qu'au premier choc maladroitement donné il faut abandonner et renvoyer au lendemain. Chaque fois que le bésin s'en fait sentir, je pratique l'opération et ne m'en trouve pas mal du tout.

---

**ERRATA.** — Page 28, au bas, lire: 1. Le noisetier (*corylus avellana*).  
2. L'aulne (*alnus glutinosa*).

---



## COMMERCE D'ABEILLES EN RUCHES PEUPLÉES

*neuves ou d'occasion. — MIELS.*

### **Odiar & Meyer, Nyon**

MM. ODIAR & MEYER avisent leur honorable clientèle qu'ils ont vendu à l'étranger leur fabrique de feuilles gaufrées par le procédé Weed et n'en fournissent plus dès ce jour.

D'autre part, M. TALLICHET, Etablissement d'apiculture La Croix, Orbe, s'étant rendu acquéreur du stock de leur outillage d'apiculture pour la vente, les commandes qui arriveraient à Nyon seront transmises à M. TALLICHET, qui les exécutera, sauf avis contraire et immédiat de leur mandataire.

MM. ODIAR & MEYER continuent leur commerce d'abeilles en Ruches peuplées, neuves ou d'occasion, comme par le passé.

---

## Ruches et essaims d'abeilles noires

*à vendre à de bonnes conditions.*

Demander le prix-courant à

**LOUIS RONCON, apiculteur, à MIÈGES**

par Nozeroy, Jura (FRANCE).

---

## Prix-courant de 1909

Essaims naturels, 15 mai au 1<sup>er</sup> juin, à 10 fr. le k<sup>o</sup>; 1<sup>er</sup> au 15 juin, 9 fr. le kilo.

La bonne arrivée des abeilles est garantie et franche de port. Caissettes à essaims, munies de leurs rayons, à retourner franco.

S'adresser à **Alfred MICHAUD, apiculteur,**  
à Ferreyres (Vaud).

---

**A VENDRE** pour cause de santé **60 belles colonies** avec provisions de miel pour atteindre avril et même mai. Ruches en paille à calotte.

S'adresser à **ALBIN DROUX, vice-président de la Société comtoise d'apiculture,** à Chapois, Jura (France).